

composition saisis, l'inspecteur qui avait essayé de se brûler la cervelle, immédiatement conduit chez le gouverneur général.

Nier sa participation au complot était impossible à ce misérable qui, pour sauver sa vie, dénonça celui par ordre duquel il agissait, le chef de division baron Gunterwald.

L'accusation était grave, mais le gouverneur n'admettait pas les demi-mesures ; par son ordre deux officiers de police se présentèrent au bureau du chef de division.

Sa haute noblesse venait de sortir, une sentinelle fut placée à la porte de son cabinet et les agents se rendirent à son domicile. Sa haute noblesse n'était pas encore rentrée, mais ne tarderait pas, l'heure du déjeuner approchant.

Les policiers se retirèrent sans rien dire autre chose, mais eurent soin de faire cerner la maison sans qu'il y parût.

Une heure après, à toutes les gares, les agents de sûreté recevaient avec le signalement du baron l'ordre de l'arrêter.

Une indiscretion du naïf Pankratief faillit tout gêner. Nadiège, qui ne savait rien, le rencontra au moment où, son papier en règle à la main, elle sortait triomphante de chez son notaire.

Il avait l'air exaspéré : Le ministère est déshonoré, fit-il, en l'arrêtant et en frappant le trottoir avec sa jambe de bois. La police vient de faire une seconde descente à l'imprimerie, de saisir le matériel, d'arrêter ouvriers et directeur. Ces brigands avaient l'audace d'imprimer des placards nihilistes avec les caractères achetés pour composer les ukases de Sa Majesté, c'est infâme ! Mais ce qu'il y a de plus infâme encore, c'est que le baron Gunterwald, le bras droit de la troisième section, l'homme de confiance pour lequel je n'avais rien de secret, est accusé de connivence avec cette canaille, on le recherche partout, moi-même je le cherche, il faut que je le trouve, que nous allions ensemble chez Gourko ; c'est une insulte sanglante pour la troisième section, il me faut une réparation éclatante, des excuses ou je donne ma démission avec éclat.

Il était réellement furieux ce bon général.

— Sait-on quel est l'auteur de ces bruits calomnieux ? demanda la Sibérienne, dont les lèvres tremblaient de fureur.

— Un misérable juif, détenu à la citadelle depuis la scandaleuse affaire d'Artamof, et puis le directeur de l'imprimerie, une abominable canaille qui, pour éviter le gibet, a eu recours à la calomnie la plus monstrueuse et n'a pas craint d'accuser les hommes les plus à l'abri de tout soupçon, ce loyal Gunterwald, moi peut-être, le français qui donne des leçons à Fœdora Mikailovna, qui sais-je encore.

— Il n'aurait plus manqué qu'il accusât aussi votre pupille, s'écria Nadiège indignée.

— Je vais le confondre, fit le vétérân, cela ne peut se passer ainsi.

Et il s'éloigna.

La Sibérienne continua sa route, lentement, les sourcils contractés, les narines frémissantes ; le danger était imminent, sa résolution fut bientôt prise ; alors hâtant le pas, elle monta chez Brémoud qui était absent, mais de la chambre duquel elle avait une seconde clef, ouvrit son secrétaire de manière à attirer son attention quand il rentrerait, et de la main gauche écrivit rapidement un billet qu'elle laissa tout déplié sur la table, puis, refermant la porte, elle retourna à l'hôtel du quai Anglais, ne dit pas un mot de ce qu'elle avait appris, profita de l'absence momentanée de son secrétaire et qu'elle se hâta de coudre dans son corset, brûla

néo de son amie pour faire une liasse des valeurs enfermées dans tous ses papiers compromettants, toutes ses notes, enforma soigneusement dans un portefeuille le papier rapporté de chez le notaire, puis, avec un calme incroyable, quand Fœdora fut rentrée dans son cabinet de travail, lui aida à choisir des étoffes apportées par les marchands pour le temps de sa villégiature.

Pendant ce temps, entré dans le carré qui entourait l'échafaud de l'assassin de l'Empereur, Jules Brémoud, en habit de tohinovnik, ganté de blanc et une jumelle d'opéra passé en sautoir, causait avec des officiers et le docteur qui conviait ces messieurs aux curieuses expériences galvaniques qu'il comptait faire sur le cadavre.

Une foule immense entourait la place bordée par une ligne de sentinelles assez rapprochées les unes des autres pour empêcher l'invasion des curieux.

Un second carré d'infanterie, doublé de cavalerie, encadrait au milieu du champ de manœuvre l'échafaud au centre duquel s'élevaient deux poteaux rouges réunis par une poutre de même couleur.

Le ciel était brumeux, l'air froid et piquant pour la saison. Dans le brouillard la rangée d'arbres qui entoure la place se dessinait en cadre noir au-dessus duquel se dressaient comme des fantômes les tours et les clochers de la ville.

À dix heures moins quelques minutes, il se fit une brèche dans l'épais bourrelet de curieux qui s'écartaient devant une section de gendarmes à cheval, sabre au poing.

Les tambours exécutèrent un roulement funèbre et les officiers commandèrent : Portez armes !

Derrière les gendarmes, les longues lances rouges des cosaques rayaient le ciel gris.

À travers ces hachures confuses comme à travers les barreaux d'une cage mouvante, on aperçut alors le condamné, vêtu d'une capote militaire, la tête couverte du bonnet noir de la prison.

Assis sur un banc élevé, les bras liés à un montant de fer, le cou nu et sur la poitrine un écriteau portant en lettres blanches cette inscription : CRIMINEL D'ÉTAT, Solovieff, était pâle, mais sans faiblesse, tantôt regardant le flot silencieux des curieux s'écartant sur le passage de la charrette pour se refermer aussitôt après, tantôt un vol immense de sinistres corbeaux qui, volant au-dessus de sa tête, croassaient lugubrement.

— Pauvre diable, dit un officier, il paye pour de plus coupables que lui.

— Oh ! répondit un autre, avec le général Gourko ses complices peuvent régler leurs comptes, car avant un mois les Nubius, Vindex, Doctor, Ignotus et autres feront la promenade à leur tour, ne le pensez-vous pas, docteur ?

Sir John regarda l'ex-colonel.

Ils étaient pâles tous les deux.

— Il fait froid, dit le français en boutonnant son paletot.

La voiture s'était arrêtée ; l'homme à la chemise rouge détacha le condamné, le prit par la main droite, puis lui fit gravir les marches de l'estrade en face de laquelle, à quinze pas, se placèrent les autorités.

— Présentez armes ! cria le commandant au moment où le procureur Bèlotovskiy commença la lecture de l'arrêt.

La lecture finie, un roulement de tambour annonça au peuple que le moment de l'expiation arrivait. Le pope Philosophe voulut faire une dernière tentative et s'approcha avec une croix.

— C'est inutile, je ne veux pas, dit Solovieff.